grande leçon d'expérience séculaire qu'est l'histoire, leçon qui vient elle aussi de Dieu dont la providence conduit les nations, il semble bien que l'auteur des sociétés humaines, l'auteur des patries variées qui groupent les humains, n'a pas voulu que les nations, que les sociétés fussent organisées, délimitées selon les distinctions de races. Quel est aujourd'hui au monde le pays même petit dont la population soit formée d'une seule race? Quelle nation pourrait ou aurait pu subsister, s'il fallait donner satisfaction au particularisme de chacune des races qui se sont associées et peu à peu mélangées pour lui donner l'existence comme nation?

Politiquement ou juridiquement, la race n'existe pas; comme communauté organisée, comme entité juridique, la nation, l'Etat, la province, la famille, l'individu existent: la race n'existe pas. Aussi entre-t-on sur un terrain instable, plein de confusions, dénué de solidité juridique, un terrain de disputes qui ont rempli le siècle dernier et menacent de remplir le nôtre, quand on veut se placer pour examiner ou discuter une question nationale ou internationale, sur ce sol mouvant et mêlé des races, des nationalités, des langues. Non seulement la bonne entente est difficile sur un pareil terrain, mais les divisions et les disputes passionnées y sont inévitables. Elles semblent surgir de l'opposition sur laquelle est fondée la distinction des races; elles naissent de l'égoïsme national, comme les divisions et les oppositions naissent, sur un autre terrain, de l'égoïsme particulier.

* * *

Dans une étude, trop peu connue sur le danger du nationalisme au point de vue religieux, après avoir rappelé que c'est à leur "particularisme ou égoïsme national" qu'était imputable le schisme des grecs et des nations protestantes, l'*Ami du Clergé* (novembre 1901) écrivait: "Il faut aimer son peuple et son pays, comme aussi il se faut aimer soi-même. L'amour de soi, mal compris ou mal dirigé devient égoïsme et peut conduire à la ruine totale de l'être moral; l'amour de la race s'il se fausse et s'exacerbe, devient, lui aussi égoïsme,—égoïsme collectif si l'on veut, ce qui n'en atténue pas le virus—et peut conduire à la catastrophe suprême, au schisme."

Et la même revue qui jouissait avant la guerre d'une très légitime autorité de rectitude doctrinale—elle a dû suspendre sa publication depuis la guerre—ajoutait dans ce même article cité plus haut:

"Ces questions de race et de nationalité (1) n'ont rien de commun avec la conception chrétienne du patriotisme. L'idée de race est une idée barbare, exclusive,

rétrograde, qui n'a rien de commun avec l'idée large et civilisatrice de patrie. Il y a des siècles que les races se sont fondues dans des patries. Que de sang divers coulent dans nos veines, à nous Français! L'Angleterre n'est-elle pas un mélange de Gaels, de Danois, de Saxons, de Normands? Les Etats-Unis ne se grossissent-ils pas quotidiennement des alluvions de toutes les races du monde? La Suisse n'est-elle pas une réunion volontaire et heureuse de trois races diverses? Et l'on voudrait que le progrès consiste à isoler de nouveau chaque race et à la ramener sur elle-même.

"Ou en tout cas, s'il arrive que ces luttes de race mettent en avant le patriotisme et s'abritent sous le manteau du sentiment patriotique, c'est alors le patriotisme entendu à la moderne et tel qu'il s'est développé et surchauffé surtout à partir de la Renaissance, lien non plus d'amour et de rapprochement, mais tison de haine et de désunion. C'est là un sentiment qui est, à proprement parler, d'essence païenne; il a grandi sous l'influence du renouveau de paganisme qui a débordé sur la société chrétienne du XVe siècle; il est la négation de la fraternité chrétienne telle que la connut le moyen âge, telle que la veut l'Eglise; il a fait l'Europe moderne, et c'est pourquoi l'Europe moderne est mal faite. Les guerres de l'avenir, si la Providence ne nous guérit d'autre façon nous diront ce que sont les peuples quand ils se ruent les uns sur les autres, sans autre mobile que la haine nationale, sans la conscience d'un lien idéal, antérieur et supérieur aux combinaisons égoïstes et transitoires de la politique humaine." (2)

Revenant sur le même sujet l'année suivante (9 janvier 1902), la même revue écrivait encore: "Comme toute passion, la "passion des nationalités" est destructive de tout ordre, et menace de nous ramener à la sauvagerie. Humanitaires du XVIIe siècle ou nationalistes du XIXe, les uns comme les autres ont déchaîné les révolutions et la confusion universelle des principes et des actes."

L'auteur de cet article cite en note le jugement de Brunetière parlant d'Eglise nationale: "Une Eglise ne saurait devenir "nationale" qu'en épousant les préjugés, les passions, les intérêts, et, si je l'ose dire, le tempérament d'un peuple; et une religion ne saurait se localiser qu'en abjurant sa raison d'être, qui est de tendre, pour delà les distinctions de races et les frontières historiques, à l'universalité. Une religion "nationale" est nécessairement "une religion jalouse, une religion de défiance et de haine", dont l'esprit est contraire à toute idée de religion."

Nos lecteurs se souviennent que dans son magnifique mandement, que nous avons largement cité dans un de nos précédents articles, S. E. le Cardinal Bégin, en disant que l'Eglise très romaine du Canada

confondent avec les questions de race; et l'on n'aspire à former une nationalité à part que parce que l'on a conscience d'être d'une race à part. (Note de l'*Ami du Clergé*).

2—Les événements lui donnent-ils assez raison depuis quatre ans?

1—Ces deux termes de *race* et de *nationalité* peuvent s'employer l'un pour l'autre. Des théoriciens ont essayé de les distinguer, de les opposer même, plus ou moins artificiellement, surtout avec l'arrière-pensée de tenter une purification du fameux "principe des nationalités" tel qu'il a été formulé par Napoléon I et si lamentablement appliqué par Napoléon III. Mais au fait, actuellement, et en pratique, les questions de nationalité se